

Des conditions s'appliquent

Suzanne Jacob

Number 304, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71853ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jacob, S. (2014). Des conditions s'appliquent. *Liberté*, (304), 8–9.

SUZANNE JACOB

PRÉLÈVEMENTS

Des conditions s'appliquent

Foi et religion ne font pas toujours bon ménage.

JE N'AI PAS des centaines d'exemples sous la main, mais celui-ci est tonitruant. Il s'agit de mon ami Galt, un rejeton d'Alissa Rosenbaum alias Ayn Rand, qui ne dépasse jamais la limite des trois premiers scotches sans que sa haine des religions flambe. Il interdit qu'on allume les lampions sur les gâteaux d'anniversaire, il hurle : « Croire en Dieu ! En D-i-e-u ? En 2014 ? » Alissa Rosenbaum alias Ayn Rand, une des trois mères de l'objectivisme américain, a enseigné que la nature de la femme, à l'exception de la sienne propre, la consacrait à la vénération de l'homme, et celle de l'homme à la vénération de lui-même. Que chaque individu se doit de se procurer sa propre échelle de pompier, ce serait un résumé de cette pensée libertarienne vendue à des millions d'exemplaires, et que *In God We Trust* n'est pas un crucifix, mais une devise nationale imprimée sur toutes les devises nationales américaines.

Rester sobre sans sombrer. Compter sa peine et son pain perdu. Inutile d'endiguer la nécessaire dépense d'adrénaline qui, soit dit en passant, a pour effet secondaire de soulager les douleurs arthritiques. C'est la multiplication des débats sur la Charte qui a provoqué une nouvelle hémorragie de la vieille haine de Galt contre cette espèce humaine qui n'a pas trouvé mieux que d'inventer des religions pour se faire évoluer, pour s'amener à renoncer à sa barbarie d'espèce barbare qu'elle n'a pas cessé d'être, et, sans vouloir t'interrompre, mon cher Galt, je voudrais juste dire une petite chose qui ne nécessite ni rage ni courage : aucune religion n'a jamais obligé ni n'oblige ni n'obligera jamais personne à croire à l'existence de Dieu ou des dieux. Mieux vaut parler aux murs. Les religions ont certainement obligé des milliers de personnes à faire semblant qu'elles croyaient en leur Dieu, en ont massacré des milliers qui refusaient de faire semblant, c'est-à-dire de se conformer aux règles et gémissements édictés du faire

semblant, en ont torturé des milliers pour découvrir si le semblant était un semblant réel ou un semblant semblant. Une des racines des extrémismes plonge certainement dans cette impossibilité de *vérifier* la foi de quiconque, comme dans l'impossibilité de *vérifier ses rêves*. Une deuxième racine des extrémismes plonge et se tresse à la première, et c'est celle qui suppose que, si Dieu n'existe pas, dis-moi qui alors est plus fort que ton père qui vous bat, toi et ta mère, un problème qui n'a pas besoin qu'on l'arrose pour qu'il s'enracine.

Cette évidence si simple, si facile, que le fait de pratiquer une religion n'implique pas la foi en Dieu, mais bien la pratique sociale de l'apparence de cette foi, échappe totalement à Galt. Dommage, dommage que Galt ne puisse pas entendre que des milliers de personnes sur cette planète pratiquent une religion sans jamais se faire aucune angoisse morbide au sujet de l'existence de Dieu et des conséquences de la foi sur l'éjaculation artisanale parce que la religion qu'ils pratiquent leur assure un toit. Pourtant, c'est encore beau, des mouches à feu. Galt ne les supporte pas. Elles lui rappellent la lampe du sanctuaire désormais lampe du matrimoine. Il hurle : « Lampe du matrimoine ! » Par contre, il est adorable quand il conclut que Dieu est descendu sur la terre par minou. Il regarde fixement le chat : « Ignominieux minou ! » Parmi nous.

Le drapeau n'est pas le territoire, mais nous serons toujours aussi nombreux à les confondre, territoire et drapeau, espace social et espace civique, agora et centre commercial, devise et devises, si nous ne dessoulons pas. Perdre la foi n'est pas perdre Dieu. Un Dieu ne se perd pas même quand il s'égare. Perdre la foi, c'est perdre un monde, et ça fait beaucoup plus

Perdre la foi, c'est
perdre un monde,
et ça fait beaucoup
plus mal que perdre
Dieu.

mal que perdre Dieu. Perdre Dieu, c'est encore savoir que Dieu ne te perd pas. Mais perdre un monde, c'est savoir que tu n'as plus de monde, que tu renonces aux liens, us et coutumes, qui tissent et tiennent ensemble une communauté que tu appelais jusque-là « le monde ». Perdre un monde, c'est aussi entrer dans la démerde parce que tu n'as pas le mot de passe du nouveau monde, celui qui n'a pas de mot de Dieu pour se reconnaître, nouer sa cravate, partager la



soupe et laver son linge. Nous qui sommes sans Dieu, nous n'avons pas encore inventé un mot de passe, le code, à filer à ceux qui n'ont pas mangé, pas bu, pas dormi, pas aimé, pas baisé ni rien, sans tendresse, sans amitié, aux nôtres les rats, aux nôtres les ratés, les riens, les nuls, les sans part du gâteau. Un mot qui serait le code du lien sans condition. Un mot où la condition d'y croire ne s'appliquerait pas.

Donc, 2014. Je ne suis pas en train de me faire une opinion sur Ayn Rand et l'objectivisme ni sur la Charte. Je descends lentement l'avenue de l'Esplanade à Montréal en me demandant si je pourrai un jour atteindre ma fin sans passer par les moyens. À l'angle de la rue Clermont, au 5151, dans un jardinet clôturé de fer forgé, abrité à l'ombre d'un érable, un buste moulé, dressé sur un socle. Sur le mur, au-dessus d'une porte basse, la plaque de cuivre sur laquelle ce qui me paraît une devise est gravé : « À Dieu va. » Le buste est celui de Jean-René Ouimet, citoyen-créditeur du Paris Pâté. La plaque est un hommage au fondateur des Aliments Ouimet-Cordon bleu et à son fils Jean-Robert Ouimet, auréolés de la phrase résumant leur idéal de gouvernance : « Prier pour gérer avec Dieu. » On peut devenir membre de la Fondation « À Dieu va », ou de la Fondation Horeb, ou de www.NotreProjet.org. On peut faire des dons. On peut inviter monsieur Ouimet fils, chevalier de l'Ordre national du Québec, à HEC sur le thème : « Manager avec Dieu, à sa manière, l'entreprise qui est son entreprise. » Vous me dites que le mot de passe est périmé ? Quand je pense au Paris Pâté du pique-nique, je me dis que l'endurance du foie est une condition qui s'applique, mais c'est une pensée énervée qui tente de se soustraire à ce qu'elle entrevoit, qui est que le supposé clivage entre Montréal et les régions n'est pas si abrupt que les médias le laissent entendre. Que savent les médias du Paris Pâté et de la gestion avec Dieu en 2014 ? Là n'est pas la question bien sûr, mais où est-elle donc, la question ?

L'artiste Isao Hashimoto a dressé la cartographie des explosions nucléaires infligées à la planète de 1945 à 1998. L'œuvre, un planisphère de quatorze minutes, a pour titre *1945-1998*.

Chaque explosion est attribuée au pays qui la commet. Le Traité d'interdiction complète des essais nucléaires (TICEN) a été ouvert à la signature le 24 septembre 1996. En 2014, ce traité n'est toujours pas entré en vigueur ; il y manque toujours quelques signatures. Ainsi, la possibilité d'une destruction totale et bien sûr innocente (ça crée des emplois, ça crée de la richesse) plane toujours sur la planète et plonge l'humanité dans un temps sans futur. *No Future*, ça navigue, affiché sur les t-shirts. Privé d'un espace de futur où se projeter (faire des plans, garder le cap, tenir la barre), coincé dans un présent halluciné qui ne passe nulle part, l'être humain devient forcément stérile et sénile. Il appelle l'opium à cor et à cri. Mieux valent les vapeurs de l'opium du peuple, mieux vaut cette grosse névrose religieuse propre à l'espèce que cet espace clos d'un présent hystérisé qui ne passe plus, où l'être humain est enfermé dans la répétition martelée de la même mauvaise nouvelle en caractères gras, « Nous sommes impuissants » et, en petits caractères, que le viagra comporte des risques et que des conditions s'appliquent. Comme le dit le philosophe, écrivain et psychanalyste français Daniel Sibony : « Une situation est sans issue quand elle ne produit que des issues qui ne sont pas les siennes. »

Galt hurle à son tour la citation tronquée de Marx que la religion est l'opium du peuple, il se répète, je me répète. Quand il se tait, Galt écoute une cantate de Bach. Je ne dis rien ni ne laisse entendre que l'écoute d'une cantate de Bach demeure inéluctablement une pratique religieuse susceptible de débloquent les synapses stupéfiées par le martèlement des ordres en provenance de la coterie d'En-Haut. Je m'incline. Je décline. Ma nature féminine serait en soi, toujours suivant Ayn Rand, un opiacé destiné à vénérer l'homme pendant que l'homme se vénère. Ai-je parlé ? Et si quelqu'un prend la parole, lui appartient-elle ? Des conditions s'appliquent. **L**

Suzanne Jacob est écrivaine.